

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, 20 NOVEMBRE 1897.

No. 157

SOMMAIRE

Un crime, *Lux.*—La loi, *Justus.*—Saint-Just et l'éducation des enfants — L'encombrement des professions, *Magister.*—Le journal d'un Evêque—
FEUILLETON : Rome, *Emile Zola.*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement sous ce uxqui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

UN CRIME

Un crime abominable, horrible, a plongé dans le deuil une de nos paroisses du Nord.

Depuis le crime du fameux Tropman jamais pareille boucherie n'avait été commise.

Un frère a assassiné trois de ses sœurs et un jeune frère.

Les motifs du crime n'ont pas encore été dévoilés et l'explication la plus acceptable est encore un aveu de sentiments d'une dépravation telle qu'elle serait déjà un stigmate pour la communauté au sein de laquelle peuvent surgir des monstres semblables.

Une figure étrange dans ce décor sanglant, une figure qui réapparaît au moment où personne ne s'attendait plus à sa résurrection, c'est celle de l'ancien rédacteur du *Couvent*, du *Bon Combat*, de la *Famille* et autres feuilles morales entraînées dans l'oubli avec la permutation de

l'ancien professeur du Collège de Joliette.

Le hasard se joue-t-il des destinées et se rit-il des incidents les plus fortuits de l'existence ?

Dans le troupeau confié aux soins du doux abbé Baillargé, du profond dogmatiste, du fier théologien, s'élève tout à coup une impure brebis qui souille tout son entourage.

Les voies de la Providence sont insondables, mais peut-être aussi indiquent-elles qu'il ne faut pas trop augurer de nos forces.

Entre mener les collégiens à la baguette, et conduire des hommes par la persuasion il y a un abîme que peuvent seuls combler beaucoup de tact, de conviction et de cœur.

LUX.

LA LOI

Nous avons assez souvent l'occasion de parler de l'observation des lois, de regretter en quelques circonstances leurs rigueurs soient apaisées par des concessions qui ne sont pas toujours explicables ou aggravées pour des considérations qui sont inavouables.

Cependant il est bon de noter que le respect de la loi est une question de race, d'éducation, et de sang.

On se plaît à décrire les Français, d'ici comme des bandits, des anarchistes, des repris de justice, des piliers de bagnes, des rebuts de pavés des débris, des aventuriers etc.

Nous admettons que la passion politique est pour beaucoup dans cette débauche de grossièretés qui n'en sont pas moins lamentables.

Si on veut se faire une idée de la façon dont le Français respecte la loi qu'on lise cet entrefi-

let emprunté à l'*Evénement* de Québec du 9 novembre :

Bernard Genais, un français de Montréal, est arrivé, hier soir, de l'île d'Anticosti. A son arrivée, il allé se mettre entre les mains de la police, M. Commettant, gouverneur de l'île d'Anticosti, l'ayant fait arrêter pour s'être permis de visiter ses futailles de vin, pendant son absence.

Genais a plaidé coupable et a été condamné à un mois de prison. Le prisonnier a déclaré qu'il avait voulu payer le gouverneur, mais qu'il a refusé. Genais est un électricien de première classe et commandait une équipe d'hommes à l'île.

Pendant l'absence de M. Commettant, ayant charge des clefs, il a permis à d'autres employés d'aller se désaltérer. Ils ont pris environ cinq gallons de vin.

Genais est un garçon bien élevé, très joli et aussi très aimable. Cependant, il trouve la punition un peu forte, mais déclare qu'il saura en profiter.

Voici un homme qui commet un méfait, futile car il ne faut pas connaître notre pays pour ne pas savoir que pareille indécatesse est ici d'usage constant au point d'avoir reçu la banale cette formule que les commis de bar ne reçoivent qu'un salaire nominal et doivent se faire eux-mêmes leur salaire dans la caisse.

Néanmoins, il vient se livrer lui-même à la justice, depuis Anticosti pour payer sa dette.

Ne croyez-vous pas que ceci soit d'un bel et bon exemple ?

JUSTUS.

SAINT-JUST

— ET —

L'EDUCATION DES ENFANTS

Le grand conventionnel, l'admirateur fercené de Robespierre, Saint-Just a laissé des mémoires aujourd'hui mis au jour, ou nous trouvons la trace des chimères qui hantaient son esprit.

Le projet suivant qui a trait à l'éducation est intéressant à lire en ce temps où

cette question prime toutes les autres

Les enfants appartiennent à leur mère jus qu'à cinq ans, si elle les a nourris, et à la répu blique ensuite, jusqu'à la mort.

La mère qui n'a point nourri son enfant a cessé d'être mère aux yeux de la patrie. Elle et son époux doivent se représenter devant le ma gistrat pour y répéter leur engagement, ou leur union n'a plus d'effets civils.

L'enfant, le citoyen appartiennent à la patrie. L'instruction commune est nécessaire. La disci pline de l'enfance est rigoureuse.

On élève les enfants dans l'amour du silence et le mépris des rhéteurs. Ils sont formés au laconisme du langage. On doit leur interdire les jeux où ils déclament, et les accoutumer à la vérité simple. Les enfants ne jouent que des jeux d'orgueil et d'intérêt; il ne leur faut que des exercices.

Les enfants mâles sont élevés, depuis cinq jusqu'à seize ans, par la patrie.

Il y a des écoles pour les enfants depuis cinq ans jusqu'à dix. Elle sont à la campagne. Il y en a une dans chaque section et une dans chaque canton.

Il y a des écoles pour les enfants depuis dix jusqu'à seize ans. Il y en a une dans chaque section et une dans chaque canton.

Les enfants, depuis cinq ans jusqu'à dix, ap prennent à lire, à écrire, à nager.

On ne peut frapper ni caresser les enfants. On leur apprend le bien, on les laisse à la nature.

Celui qui frappe un enfant est banni.

Les enfants sont vêtus de toile dans toutes les saisons. Ils couchent sur des nattes et dorment huit heures.

Ils sont nourris en commun et ne vivent que de racines, de fruits, de légumes, de laitage, de pain et d'eau.

Les instituteurs des enfants, depuis cinq ans jusqu'à dix, ne peuvent avoir moins de soixante ans, et sont élus par le peuple parmi ceux qui ont obtenus l'écharpe de la vieillesse.

L'éducation des enfants, depuis dix ans jus qu'à seize, est militaire et agricole.

Ils sont distribués en compagnies de soixante. Six compagnies forment un bataillon. Les insti tuteurs nomment, tous les mois, le chef parmi ceux qui se sont le mieux conduits.

Les enfants d'un district forment une légion. Ils s'assemblent tous les ans, au chef-lieu, le jour de la fête de la jeunesse. Ils y campent et y font tous les exercices de l'infanterie, dans les arènes préparées exprès.

Ils apprennent aussi les manœuvres de la ca valerie et toutes les évolutions militaires.

Ils apprennent les langues.

Ils sont distribués aux laboureurs dans le temps des moissons.

Depuis seize ans jusqu'à vingt et un; ils en trent dans les arts et choisissent une profession qu'ils exercent chez les laboureurs, dans les ma nufactures ou sur les navires.

Tous les enfants conserveront le même costume jus qu'à seize ans; depuis seize jusqu'à vingt et un ans, ils auront le costume ouvrier; depuis vingt et un jusqu'à vingt-cinq ans, celui de sol dat s'il ne sont point magistrats.

Ils ne peuvent prendre le costume des arts qu'après avoir traversé, aux yeux du peuple, un fleuve à la nage, le jour de la fête de la jeu nesse.

Depuis vingt-un ans jusqu'à vingt-cinq, les citoyens non magistrats entreront dans la milice nationale, mariés ou non.

Les instituteurs des enfants jusqu'à seize ans sont choisis par les directoires des districts, et confirmés par la Commission générale des arts nommée par le Gouvernement,

Les laboureurs, les manufacturiers, les arti sans, les négociants sont instituteurs.

Les jeunes hommes de seize ans sont tenus de rester chez les instituteurs jusqu'à vingt-un ans, à peine d'être privés du droits de citoyen pen dant leur vie.

Il y a, dans chaque district, une Commission particulière des arts, qui sera consultée par les

instituteurs, et donnera des leçons publiques.

Les écoles seront dotées d'une partie des biens nationaux... Ce serait peut-être une sorte d'instruction propre aux Français, que des Sociétés d'enfants, présidée par un magistrats qui indiquerait les sujets à traiter, et dirigerait les discussions, de manière à former le sens, l'âme, l'esprit et le cœur.

Les filles sont élevées dans la maison paternelle.

Dans les jours de fête, une vierge ne peut paraître en public, après dix ans, sans sa mère, son père ou son tuteur.

SAINT-JUST.

SUIVEZ L'EXEMPLE

Ne vous désolerez pas, s'il vous arrive de contracter un rhume, le BAUME RHUMAL vous guérira. Seulement 25 cts la bouteille.

L'ENCOMBREMENT

DES PROFESSIONS

Nous empruntons à un journal de Paris un très remarquable article sur l'encombrement des professions libérales, sur le danger de pousser à des études classiques trop complètes une foule de jeunes qui, ensuite, viennent grossir le nombre des déclassés.

Voici cet article dont le Canada peut prendre sa part en mettant collèges classiques à la place de lycées et Montréal au lieu de Paris.

Je lis sous la signature de Maurice Barrès dans les *Désœuvrés*, que publie la *Revue de Paris* : " A l'heure où l'on écrit ces lignes, il y a deux cent quatre-vingts licenciés à pourvoir plus quatre cent cinquante qui, pour vivre, se sont faits pions. Et combien de places à leur fournir ? Six par an. Cette situation ne décourage ni les jeunes gens, ni l'Université. Il y a

soixante-neuf boursiers de licence, tout prêts à augmenter chaque année, les deux cent quatre-vingts candidats à ces six places."

En quoi Maurice Barrès a raison. Mais on a fait des progrès depuis " l'heure où il écrivait ces lignes." Il y a actuellement quatre cent quatre-vingt candidats pour les quelques chaires à distribuer. On n'y nomme que les admissibles aux agrégations. Car il y a des sous-admissibles maintenant. Et ils attendent.

C'est la grande misère de l'Université. Elle attire à elle trop de jeunes gens, forge trop de licenciés sur ses enclumes. Elle fait naître des espérances qu'elle ne peut réaliser.

Et c'est la grande misère des familles, c'est leur erreur qu'elles paient cher et en elles et dans leur fils.

C'est que les préjugés sont bien fortes chez nous. Les trois quarts des enfants en sont les victimes.

Dans les établissements d'instruction publique, presque toujours, par genre, par mode, parce que le voisin fait ainsi, parce que les pères ont fait ainsi naguère, on abreuve les nouveaux venus de latin et l'on essaie de leur faire avaler quelques gorgées de grec. Et ainsi jusqu'au sacro saint baccalauréat.

Mais les a-t-on armés pour la lutte vitale ? Que peuvent-ils devenir au sortir du lycée ?

Déshérités pour la plupart de la fortune, ils se tournent vers les professions dites libérales, probablement par ironie, car elles sont avares de libéralités.

Dix pour cent d'entre eux—ceux qui ont l'intelligence vive, la volonté, l'habileté—se tirent d'affaire. Les autres sont avocats sans causes, professeurs sans élèves, médecins sans malades—à moins qu'ils ne tuent leurs clients et n'échouent en correctionnelle. L'État qui les a conduits à la porte des situations, ne leur en fait pas franchir le seuil, car seuls les forts, les habiles y pénètrent et y font leur siège.

Et alors se produit un fait dont on ne saurait

nier la brutalité palpable et vivante : les fils de paysans qui ont déposé la pioche et laissé la charrue pour s'asseoir à l'envi sur les bancs du collège, ces fils de commerçants et d'industriels, qui ont dédaigné et abandonné l'atelier paternel. L'usine familiale, tous se jettent, la tête baissée, dans la chasse aux fonctions ; presque tous y usent savoir, jeunesse et santé. C'est une poussée, c'est une montée bruyante et rapide vers les chefs-lieux, vers les grands centres, vers Paris, la ville des espérances—souvent déçues. On croit échapper, en sollicitant des faveurs près des hommes politiques, en quémandant des " places du gouvernement, " au combat pour l'existence, et le plus souvent on y succombe.

Les familles font fausse route depuis quelque vingt ans. Elles ne se rendent pas compte de l'évolution ambiante. Elles ne savent ni ce qui se fait autour de nous, ni ce qu'il leur utile de faire.

Ah ! si les parents étaient moins aveuglés par des trompe-l'œil ! Si on leur enseignait mieux la voie à suivre pour assurer un gagne-pain aux enfants ! Si on les renseignait plus exactement plus à propos, plus à temps.

Je voudrais que, chaque année, à la rentrée des classes, ils fussent bien et dûment instruits par l'administration universitaire : proviseurs, censeurs, principaux de ce que leur progéniture peut attendre d'une instruction faite pour une élite, — de fortune ou bien d'intelligence, — et non pour la moyenne des esprits.

Je voudrais qu'on dise à un tel qui fait erreur : " Mais, monsieur, ne mettez pas votre fils chez nous. Il y a, près de votre résidence, une école pratique de commerce et d'industrie qui ferait votre affaire. " Je voudrais qu'on dise à tel autre : " Il y a une ferme-école "—ou bien : " Il y a une école professionnelle, " etc., etc.

Mais voilà ! Chacun tire à soi. Chacun ne voit que sa maison.

L'enseignement secondaire ignore le primaire qui le lui rend. L'on craint de perdre une unité,

qui, au vrai, ne serait pas perdue, puisqu'elle entrerait en compte à côté.

Je suis convaincu que s'il y avait entente harmonie entre ceux qui devraient être les guides, les conseillers de la jeunesse, tout, bientôt changerait de face.

Alors les pères et les mères, désabusés, ramenés au sentiment de la réalité, chercheraient à diriger leurs enfants vers des métiers qui les nourriraient. Ils ne croiraient pas qu'il y a déchéance de ne pas les faire entrer dans une Ecole, dans une Université.

Ils leur feraient donner, sans regret, des connaissances précises qui leur permettraient, un jour, d'ouvrir des débouchés au commerce et au produits de la France, de se faire des promoteurs prudents et hardis à la fois des grandes entreprises, et surtout de ne pas se voir perdus quand ils n'apercevraient plus la fumée de la maison paternelle. Ils essaieraient de leur inculquer le goût des déplacements fructueux, l'esprit d'entreprise.

Qu'on n'hésite pas, La génération de demain ne peut être ce qu'a été la génération demi-lettrée et hésitante de la veille. La France a besoin de contremaîtres, de marchands, de colons, bien plus que de fonctionnaires et de ratés. Il y va de sa grandeur, de sa prospérité !

Souhaitons que ces bons conseils soient écoutés et mis en pratique.

MAGISTER.

IL N'EN MANQUENT PAS

Les médicaments ne manquent pas pour le soulagement des malades ; mais pour la guérison de ceux qui toussent le BAUME RHUMAL est sans rival. En vente partout.

LES BIBLES PHENIQUEES

On sait de longue date le goût des Anglais pour l'association et des avantages qu'ils en tirent. Dès que dix ou douze sujets de Sa Très Excellente Majesté se trouvent d'accord sur quoi

que ce soit, ils s'organisent, nomment un président, un secrétaire, un trésorier, choisissent un local et s'occupent de recruter des adhérents. Il faudrait pâlir sur les chiffres pour énumérer les "ligues" qui fonctionnent librement dans les buts les plus variés et parfois les plus singuliers. Toutes ne sont pas également utiles et intéressantes, mais je ne crois pas pouvoir me dispenser de vous signaler la coalition qui vient de s'établir en vue de modifier la forme du serment judiciaire. C'est, — si bizarre que cela paraisse au premier abord — une association d'hommes et de femmes qui refusent de prêter serment en justice pour raison de santé.

Rappelons d'abord en quoi consiste la formalité du serment devant les cours et tribunaux en Angleterre. Le témoin n'est pas amené, comme en France au centre du prétoire, mais bien à la droite du magistrat, et introduit dans une petite loge dite "witness box" qui est élevée de quelques marches. Dès qu'il y est arrivé, un clerc lui présente un exemplaire de la Bible et lui rappelle qu'il s'engage à parler sans crainte, sans réticences, à dire toute la vérité. Le témoin répond affirmativement. Il reçoit alors la Bible des mains du clerc, la porte à ses lèvres et dépose un baiser sur la reliure. Ceci, toutefois, n'est pas étroitement obligatoire. Le témoin peut répondre au juge que sa conscience lui interdit le serment religieux. Dans ce cas, le juge l'autorise à "affirmer". La différence d'origine entraîne également des variantes. Un Ecossais, par exemple, n'est pas tenu de baiser le livre. Il prête serment en y apposant sa main droite dégantée. Un mahométan obtiendra un exemplaire du Coran, et, s'il n'en existe pas à la cour, un policeman l'ira chercher au British Museum. La forme la plus généralement pratiquée est la forme anglaise : le livre et le baiser.

Or, il y a quinze jours ou trois semaines, un médecin appelé à témoigner dans une cause insignifiante repoussa la Bible que lui tendait le clerc. Le juge se crut en face d'un libre penseur

Dans le cas, dit-il, où vos idées en matière de religion.

—Nullement, répondit le témoin. Je ne prétends pas déposer en "affirmant." Je crois en notre sainte religion et je tiens à prêter serment sur la Bible. Mais le livre qu'on me présente est ignoble. Au premier coup d'œil on reconnaît qu'il est en usage depuis des années et l'on se demande combien de milliers de bouches plus ou moins saines y ont été apposées. Le cuir de cette reliure contient des millions de microbes assez nuisibles pour inoculer à ceux qui le touchent des maladies incurables, mortelles. Comme je le prévoyais, j'ai apporté dans mon gousset une petite fiole d'eau phéniquée. Autorisez-moi d'en servir pour désinfecter la Bible, et je la porterai ensuite à ma bouche sans appréhension,

A cette proposition de "désinfecter la Bible" le magistrat avait dressé l'oreille. Ceux de nos lecteurs qui connaissent l'Angleterre peu ou prou peuvent seuls se faire une idée de l'effet produit dans un milieu correct par une aussi étrange expression. A la réflexion cette protestation ne lui parut pas déraisonnable. Il songea probablement aux caresses d'un homme de science, se rappela que le témoin avait affirmé sa foi religieuse, hésitant un moment, et consentit à l'opération.

Le docteur sortit sa petite bouteille, en vida quelques gouttes sur la reliure, étendit le liquide avec son mouchoir, frotta, essuya et repassa le livre au clerc, pour qu'il recommençât la formalité. L'incident n'avait occupé que quelques minutes, et il fut passé outre aux débats.

Mais ce pays est de ceux où rien ne se perd. Dès le lendemain, les reporters affluèrent chez ce savant qui traitait le livre sacré par des procédés antiseptiques. Il les attendait, et il apporta une complaisance infinie à justifier devant eux, par des arguments essentiellement scientifiques, son attitude et son langage de la veille. Devant la cour il n'avait prononcé que quelques mots ; aux journalistes il expliqua longuement que la formalité du baiser dans le serment judiciaire était contraire aux principes les plus élémentaires de l'hygiène et qu'il ne connaissait point de pratique plus dangereuse. Il eut des mots heureux et des images frappantes.

—Personne, dit-il, ne consentirait à boire dans un public-house où l'on ne rincerait jamais les verres. Pourquoi consentirions-nous à baiser tous un livre qui n'est jamais essuyé ?

L'opinion fut successivement étonnée, intéressée et conquise, On songea de tous côtés : "Tiens mais, nous n'avions pas pensé à ça !" Le docteur recut des lettres de félicitations et rencontra des imitateurs. Presque journellement, depuis, un témoin demande au juge la permission de "désinfecter la Bible" avant de prêter serment. Certains magistrats en sont blessés et répondent avec aigreur que tout ce que contient leur salle d'audience est entretenu en parfait état de propreté ; d'autres laissent faire, non sans s'objecter que cette opération occasionne des pertes de temps.

Les clercs de la "witness box" sont devenus plus soigneux de leur Bible : ils gardent un mouchoir à portée de la main et affectent d'essuyer soigneusement le livre après chaque témoignage. C'est déjà mieux ; mais, comme dit le docteur, cela ne vaut pas une sérieuse application d'acide phénique.

On s'est préoccupé de l'incident dans les milieux de la haute science ; on s'est livré à des analyses, voire à des expériences, et on a conclu que la prudence du docteur témoin n'était pas excessive, que sa précaution se justifiait, que le contact des muqueuses labiales avec certaines bibles des cours de police ou de justice peut suffire à l'inoculation de maladies redoutables.

Cette émotion devait conduire à la formation d'une ligue. On l'organise en ce moment.

Cette association aura pour but de provoquer en Angleterre un pétitionnement tendant à obtenir du Parlement une loi modifiant la forme du serment judiciaire, par exemple, l'application générale de la méthode écossaise, qui permet l'intervention de la bible sans imposer le baiser. Le projet de statut qui m'est communiqué obligerait les adhérents à prêcher d'exemple, soit à ne jamais déposer en justice sans avoir eux-mêmes désinfecté la Bible avant de prêter serment. Dans la pensée des promoteurs de la ligue cette clause aurait pu avoir pour objet d'exercer une sorte de chantage moral sur la patience des

magistrats, qui, de guerre lasse, s'uniraient aux pétitionnaires pour l'obtention de la réforme.

Cela peut réussir. On doit au moins prévoir que la ligue pour la réforme du serment judiciaire comptera vite de nombreux adhérents.

Que certaines circonstances étant données, la Bible puisse devenir le véhicule de la fièvre typhoïde et du choléra, voilà bien de quoi faire rêver les clergymen !

POUR LE RICHE ET LE PAUVRE

LE BAUME RHUMAL est d'un prix qui le met à la portée de tous ceux qui toussent : il convient au riche et au pauvre ; pour l'un et pour l'autre, c'est le remède souverain dans les maux de la gorge des brouches et des poumons.

MENUS PROPOS

LE JOURNAL D'UN EVEQUE

Yves Le Querdec est un laïque, admirablement au fait des choses de l'Eglise. Mais c'est surtout un catholique qui a ses façons de penser à lui sur la religion, le rôle du prêtre, l'action sociale du clergé. Il a publié des *Lettres d'un curé de campagne*, et des *Lettres d'un curé de canton* qui ont fait du bruit. Les uns se sont enthousiasmés, les autres ont crié au scandale, et à l'abomination de la désolation. Yves Le Querdec a répondu en homme d'esprit, par un nouveau livre, qui soulève encore la controverse, le *Journal d'un évêque*.

Ce livre est en deux parties. La première a pour sous-titre, *Pendant le Concordat* ; la seconde, *Après le concordat*. Je voudrais dire un mot aujourd'hui de la première.

Imaginez un prêtre distingué, d'esprit ferme et lucide, de caractère droit et courageux, qui se trouve promu, tout à coup, sans l'avoir sollicité et grâce à une sorte de hasard, à un évêché. Ce prêtre est venu à Paris, pendant les vacances. Il rencontre son archevêque, qu'il a eu, autrefois, pour directeur au séminaire. Une conversation libre et à fond s'engage entre eux sur la situation de l'Eglise, les rapports de l'Eglise et de l'Etat. La décision, la loyauté des vues du curé-doyen séduisent le prélat, qui a, dans son dio-

cèse, un siège épiscopal vacant et difficile à pourvoir. Il emmène notre curé avec lui à la nonciature, à la direction des cultes, lui ménageant ainsi l'occasion de se produire et de produire ses idées en toute simplicité, car l'autre ne se doute pas des intentions qu'on a sur lui. Et un beau jour, son ancien directeur lui apprend qu'il est proposé et agréé pour l'évêché de Châteaurenard.

Je pense que la visite à la nonciature et la visite à la direction des cultes ne sont pas des hors-d'œuvre. L'auteur a voulu montrer comment se font quelques-fois les nominations épiscopales. L'imprévu et l'improvisation y jouent leur rôle. Mais, dans le cas qui nous occupe, c'est de l'improvisation heureuse et, si les deux mots ne jurent point d'être accouplés, de l'imprévu providentiel.

Le nouvel archevêque de Châteaurenard est je l'ai dit, un homme de tête. C'est aussi un homme de cœur. Il se trace, dès le premier instant, un plan de réformes, de conduite, qu'il exécutera ensuite, point par point, avec ce que Villemain eût appelé une invincible douceur. Et le *Journal d'un évêque*, c'est des circonstances où a eu lieu cette nomination, et la peinture du monastère où le prélat fait une retraite préparatoire à son entrée en charge, l'exposé des réformes que chercherait à réaliser dans son diocèse Yves Le Querdec, s'il était d'Église, et s'il avait la mitre en tête et la crosse à la main.

Il y a là des vues, tout à fait intéressantes sur les questions qui occupent le plus les esprits aujourd'hui, soit dans le clergé, soit dans les milieux où l'on ne considère pas l'Église comme une force sociale négligeable. Si vous vous demandez, comme il est raisonnable de le faire, quelle solution recevront demain une foule de problèmes qui avaient semblé tout résolus à nos devanciers, et qui ne le sont pas autant qu'ils en avaient l'air, lisez le *Journal d'un évêque*. Il vous en apprendra long sur les lendemains qui peuvent nous attendre.

Deux points surtout m'ont frappé. D'abord, l'importance que l'auteur de ce livre attache à la haute culture intellectuelle. L'évêque de Châteaurenard révolutionne — tout doucement — son grand et ses petits séminaires. Il veut avoir des professeurs excellents, qui se soient spécialisés déjà dans les concours universitaires, et qui continueront à travailler, une fois pourvus d'un enseignement conforme à leurs aptitudes et à leur

goût. Il n'a peur ni de la science, ni des idées. Il veut même que les futurs prêtres de son diocèse suivent un cours sur l'histoire des idées dans les derniers siècles. Et l'ecclésiastique chargé de ce cours est un de ses Benjamins. On suppose aisément que cette confiance dans les méthodes modernes ne va pas sans soulever des inquiétudes, et même des scrupules de conscience. Mais l'évêque de Châteaurenard a de la chance. Il ne rencontre pas de mauvaise tête dans son clergé. Et il convertit sans trop de peine ceux qui d'abord ne pensaient pas comme lui. J'ai oui dire que tous les diocèses n'en sont pas là. Il y eut naguère un certain évêque de Poitiers qui, sans avoir eu toutes les audaces de son collègue de Châteaurenard, a passé, dit-on, de bien mauvais moments. Mais les temps sont changés.

L'autre point, tout à fait intéressant, c'est le rôle que pourrait, que devrait jouer le tiers ordre de Saint-François. L'évêque de Châteaurenard accepte la République et la démocratie. Il les voudrait seulement, l'une et l'autre, religieuses catholiques. Et il pense que, si tous les catholiques pratiquants s'unissaient, s'entendaient pour une action commune, ce double résultat s'obtiendrait sans trop de peine. Si je l'ai bien compris à l'embrigadement de la franc-maçonnerie il opposerait volontiers l'embrigadement par le tiers ordre. Et tout comme les francs-maçons, les membres du tiers ordre se proposeraient d'agir sur la politique, d'avoir des conseillers municipaux, des députés à eux.

Qu'arriverait-il de nous si deux millions antagonistes se partageaient ainsi la France ? Je ne le sais trop, et la question est trop grave pour qu'on en parle ainsi au pied levé. Mais l'idée est originale. Peut-être est-elle chimérique. Peut-être aussi est-elle d'une réalisation moins invraisemblable qu'il ne peut paraître d'abord. Ce qu'il y a de sûr c'est que je ne crois pas être infidèle à l'esprit du livre, en le résumant dans ces deux indications essentielles : galvaniser, par l'association et l'organisation, la masse amorphe et dormante des fidèles ; mettre le clergé en état de reprendre la direction des esprits dans le monde, grâce à un enseignement très différent de celui qu'il reçoit à l'heure actuelle.

La difficulté en ces sortes d'ouvrages est de faire la part de la fiction et celle de la thèse. On se dit quelquefois : " Est-ce le programme d'un parti politique et religieux ? " On se dit plus souvent : " C'est la description d'une Salente cléricale et un Télémaque *ad usum episcoporum*. "

FEUILLETON

ROMIE

PAR

EMILE ZOLA

XIV

On a des regrets, plus tard, quand il n'est plus temps... Et voilà toute l'histoire de ces deux pauvres mignons. Il n'est plus temps pour eux, ils sont mort, et on a beau mettre les amoureux dans les étoiles, voyez-vous quand ils sont morts, ils le sont bien, ça ne leur fait plus ni chaud ni froid, de s'embrasser.

A son tour, elle était reprise par les larmes, elle sanglotait.

—Les pauvres petits ! les pauvres petits ! dire qu'ils n'ont pas eu seulement une nuit gentille, et que c'est maintenant la grande nuit qui ne finira plus !...Regardez-les donc, comme ils sont blancs ! et pensez-vous à cela, quand il ne restera que les os de leurs deux têtes, sur le coussin, et que les os seuls de leurs bras se serreront encore ?...Ah ! qu'ils dorment, qu'ils dorment ! au moins ils ne savent plus, ils ne sentent plus !

Un long silence retomba. Pierre, dans le frisson de son doute, dans son désir anxieux de survie, la regardait, cette femme dont les curés ne faisaient pas l'affaire, qui avait gardé son franc-parler de Beauceronne, l'air si paisible et si content du devoir accompli, en son humble situation de servante, perdue depuis vingt-cinq ans au milieu d'un pays de loups, où elle n'avait pas même pu apprendre la langue. Oh ! oui, être comme elle, avoir son bel équilibre de créature saine et bornée qui se contentait de la terre, qui se couchait pleinement satisfaite le soir, lorsqu'elle avait rempli son labeur du jour, quitte à ne se réveiller jamais !

Mais Pierre, en reportant les yeux vers le lit funèbre, venait de reconnaître le vieux prêtre, agenouillé sur la marche, et dont la tête basse, accablée de douleur, ne lui avait point permis de distinguer les traits.

—N'est-ce pas l'abbé Pisoni, le curé de Sainte-Brigitte, où j'ai dit quelques messes ? Ah ! le pauvre homme, comme il pleure !

Victorine répondit de sa voix tranquille et navrée :

—Il y a de quoi. Le jour où il s'est avisé de marier ma pauvre Benedetta au comte Prada, il

a fait vraiment un beau coup. Tant d'abominations ne seraient pas arrivées, si on avait donné tout de suite son Dario à la chère enfant. Mais ils sont tous fous dans cette bête de ville, avec leur politique ; et celui-ci, qui est pourtant un si brave homme, croyait avoir fait un vrai miracle et sauvé le monde, en mariant le pape et le roi, comme il disait avec un rire doux de vieux savant qui n'a jamais aimé que les vieilles pierres : vous savez bien, leurs antiquailles, leurs idées patriotiques d'il y a cent mille ans. Et vous voyez, aujourd'hui, il pleure toutes les larmes de son corps... L'autre aussi est venu, il n'y a pas vingt minutes, le père Lorenza, le Jésuite, celui qui a été le confesseur de la coutessina, après l'abbé Pisoni, et qui a défait ce que ce dernier avait fait. Oui, un bel homme, un beau gâcheur de besogne encore, un empêchement d'être heureux, avec toutes les complications sournoises qu'il a mises dans l'histoire du divorce... J'aurais voulu que vous fussiez là, pour voir la façon dont il a fait un grand signe de croix, après s'être mis à genoux. Il n'a pas pleuré, lui, ah ! non, et il semblait dire que, puisque les choses finissaient si mal, c'était que Dieu s'était finalement retiré de toute cette affaire. Tant pis pour les morts !

Elle parlait doucement, sans arrêt, comme soulagée de pouvoir se vider le cœur, après les terribles heures de bousculade et d'étouffement, qu'elle vivait depuis la veille.

—Et celle-ci, reprit-elle plus bas, vous ne la reconnaissez donc point ?

Elle désignait du regard la jeune fille pauvrement vêtue, qu'il avait prise pour une servante, et que le chagrin, une détresse affreuse, écrasait sur les dalles, devant le lit. Dans un mouvement d'éperdue souffrance, elle venait de relever, de renverser la tête, une tête d'une beauté extraordinaire, noyée dans la plus admirable des chevelures noires.

—La Pierina ! dit-il. La pauvre fille !

Victorine eut un geste de pitié et de tolérance.

—Que voulez-vous ? je lui ai permis de mourir jusqu'ici... Je ne sais comment elle a pu apprendre le malheur. Il est vrai qu'elle rôde toujours autour du palais. Alors, elle m'a fait appeler, en bas, et si vous l'aviez entendue me supplier, me demander avec de gros sanglots la grâce de voir son prince une fois encore !... Mon Dieu ! elle ne fait de mal à personne, là, par terre, à les regarder tous les deux, de ses beaux yeux d'amoureuse, pleins de larmes. Elle y est depuis une demi heure, je m'étais promis de la faire sortir, si elle ne se conduisait pas bien

Mais, puisqu'elle est sage, qu'elle ne bouge seulement pas, ah ! qu'elle reste donc et qu'elle s'emplisse le cœur pour la vie entière !

Et c'était, en vérité, un spectacle sublime, que cette Piérina, cette fille d'ignorance, de passion et de beauté, foudroyée de la sorte, anéantie, au bas de la couche nuptiale, où les deux amants enlacés dormaient, dans la mort, leur première et éternelle nuit. Elle s'était affaissée sur les talons, elle avait laissé tomber ses bras trop lourds, les mains ouvertes ; et, la face levée, immobile, comme figée en une extase d'agonie, elle ne quittait plus du regard le couple adorable et tragique. Jamais visage humain n'avait paru si beau. D'une splendeur de souffrance et d'amour si éclatante, la Douleur antique, mais toute frémissante de vie, avec son front royal, ses joues de grâce lière, sa bouche de perfection divine. A quoi pensait-elle, de quoi souffrait-elle, en regardant fixement son prince, à jamais dans les bras de sa rivale ? Était-ce donc une jalousie sans fin possible qui glaçait le sang de ses veines ? Était-ce plutôt la seule souffrance de l'avoir perdu, de se dire qu'elle le voyait pour la dernière fois, sans haine contre cette autre femme qui tâchait vainement de le réchauffer, contre sa chair, aussi froide que la sienne ? Ses yeux noyés restaient doux pourtant, ses lèvres amers gardaient leur tendresse. Elle les trouvait si purs, si beaux, couchés parmi cette jonchée de fleurs ! Et, dans sa beauté à elle, sa beauté de reine qui s'ignore, elle était là sans souffle, en humble servante, en esclave au treuse, dont ses maîtres, en mourant, ont arraché et emporté le cœur.

Sans cesse, maintenant, des personnes entraient d'un pas ralenti, avec des visages de deuil, s'agenouillaient, priaient pendant quelques minutes, puis sortaient, de la même allure muette et désolée. Et Pierre eut un serrement de cœur, quand il vit arriver ainsi la mère de Dario, la toujours belle Flavia, accompagnée correctement de son mari, le beau Jules Laporte, l'ancien sergent de la garde suisse dont elle avait fait un marquis Montefiori. Prévenue dès la mort, elle était venue la veille au soir. Mais elle revenait d'un air de cérémonie, en grand deuil, superbe dans tout ce noir, qui allait très bien à sa majesté de Junon un peu forte. Lorsqu'elle se fut approchée royalement du lit, elle resta un instant debout, avec deux larmes au bord des paupières, qui ne coulaient pas. Puis, au moment de se mettre à genoux, elle s'assura que Jules était bien à son côté, elle lui commanda d'un coup d'œil de s'agenouiller aussi, près d'elle. Tous deux s'inclinèrent au bord de la marche, restèrent

là en prière le temps convenable, elle très digne et accablée, lui beaucoup mieux qu'elle encore, d'une désolation parfaite d'homme qui n'était déplacé dans aucune des circonstances de la vie, même les plus graves. Ensuite, tous les deux se relevèrent, disparurent avec lenteur par la porte des appartements, où le cardinal et donna Serafina recevaient la famille et les intimes.

Cinq dames entrèrent à la file, tandis que deux capucins et l'ambassadeur d'Espagne près du Saint-Siège sortaient ; Victorine, qui se taisait depuis quelques minutes, reprit soudain :

Ah ! voici la petite princesse, et bien affligée, elle qui aimait tant notre Ben-detta !

Pierre, en effet, vit entrer Celia, qui avait pris le deuil, elle aussi, pour cette visite d'abominable adieu. Derrière elle, la femme de chambre, dont elle s'était fait accompagner, tenait, dans chacun de ses bras, une énorme gerbe de roses blanches.

— La chère petite ! murmura encore Victorine, elle qui voulait encore que ses noces avec son Attilio se fissent en même temps que les noces des pauvres morts dont les amours maintenant reposent-là ! Et ce sont eux qui l'on devancée, elles sont faites, leurs noces, ils la dorment déjà, leur première nuit.

Tout de suite, Celia s'était agnouillée, avait fait le signe de la croix. Mais, visiblement, elle ne priait pas, elle regardait les deux chers amants, dans la stupeur désespérée de les retrouver si blancs, si froids, d'une beauté de marbre. Eh quoi ! quelques heures avaient suffi, la vie s'en était allée, jamais plus les lèvres ne se baiseraient ? Elle les revoyait encore, au milieu de ce bal de l'autre nuit, si éclatants, si triomphants de vivant amour ! Une protestation furieuse montait de son jeune cœur, ouvert à la vie, avide de joie et de soleil, en révolte contre l'imbécile mort. Et cette colère, cet effroi, cette douleur en face du néant, où toute passion se glace, se lisaient sur son visage ingénu de lis candide et fermé. Jamais sa bouche d'innocence aux lèvres closes sur les dents blanches, jamais ses yeux d'eau de source, clairs et sans fond, n'avaient exprimé plus d'insondable mystère, la vie de passion qu'elle ignorait, où elle entraît, et qui se heurtait, dès le seuil, à ces deux morts tendrement aimés, dont la perte lui bouleversait l'âme.

Doucement, elle ferma les yeux, elle tâcha de prier, tandis que de grosses larmes, maintenant, coulaient de ses paupières abaissées. Un temps s'écoula, au milieu du silence frissonnant, que troublaient seuls les petits bruits de la messe

voisine. Elle se leva enfin, se fit donner par la femme de chambre les deux gerbes de roses blanches, qu'elle voulait déposer elle-même sur le lit. Debout sur la marche, elle hésita, finit par les mettre à droite et à gauche du coussin où reposaient les deux têtes, comme si elle eût couronnées de ces fleurs, les mêlant à leurs cheveux embaumant leurs jeunes fronts de ce parfum si doux et si fort. Mais, les mains vides, elle ne s'en allait pas, elle demeurait là, tout près, penchée sur eux, tremblante, cherchant ce qu'elle pourrait bien leur dire encore, leur laisser d'elle, à jamais. Et elle trouva, elle se pencha davantage, elle mit deux longs baisers, toute son âme profonde d'amoureuse, sur les fronts glacés de l'époux et de l'épouse.

— Ah ! la brave petite ! dit Victorine, dont les larmes coulèrent. Vous avez vu, elle les a baisés, et personne n'a songé encore à cela, pas même la mère... Ah ! le brave petit cœur, c'est pour sûr qu'elle a pensé à son Attilio !

En se retournant pour descendre de la marche, Celina venait d'apercevoir la Pierina, toujours à demi renversée, dans son adoration douloureuse et muette. Elle la reconnut, elle s'apitoya surtout, lorsqu'elle la vit reprise de si gros sanglots, que tout son corps, ses hanches et sa gorge de déesse, en étaient secoués affreusement. Cette peine d'amour la bouleversa, telle qu'un désastre où sombrait tout le reste. On l'entendit dire à demi-voix, d'un ton d'infinie pitié :

— Ma chère, calmez-vous, calmez-vous... Je vous en prie, soyez plus raisonnable, ma chère,

Puis, comme la Pierina, saisie d'être ainsi plainte et secourue, sanglotait plus fort, au point de faire scandale, Celia la releva, la souleva, la soutint entre ses deux bras, de crainte qu'elle ne tombât par terre. Et elle l'emmena dans une fraternelle étreinte, ainsi qu'une sœur de tendresse et de désespoir, elle la fit sortir de la salle, en lui prodiguant les plus douces paroles.

— Suivez-les donc, allez donc voir ce qu'elles deviennent, dit Victorine à Pierre. Moi, je ne veux pas bouger d'ici, ça me tranquillise de les veiller, ces chers enfants.

À l'autel improvisé, un autre prêtre, un capucin, commençait une autre messe ; et, de nouveau, la sourde psalmodie latine reprit, tandis que, de la salle prochaine, venaient les coups de sonnette de l'élevation, dans l'instinct bourdonnement de la messe d'à côté. Le parfum des fleurs augmentait, se faisait plus lourd, d'une cerise de vertige, au milieu de l'air immobile et morne de la vaste salle. Au fond, les domes-

tiques, ainsi que pour une réception de gala, ne bougeaient point. Et, devant le lit de parade, que les deux cierges pâles étoilaient, le défilé de deuil continuait sans bruit, des femmes, des hommes, qui étouffaient là un instant, puis qui s'en allaient, en emportant l'inoubliable vision des deux amants tragiques, dormant leur éternel sommeil.

Pierre rejoignit Celia et la Pierina dans l'antichambre noble, où se tenait don Vigilio. On y avait apporté, en un coin, les quelques sièges de la salle du trône, et la petite princesse venait de forcer l'ouvrière à s'asseoir sur un fauteuil, pour qu'elle se remit un peu. Elle était en extase devant elle, ravie de la trouver si belle, plus belle que toutes, comme elle disait. Puis, elle reparla des deux chers morts qui lui avaient semblé bien beaux, eux aussi, d'une beauté superbe et douce, extraordinaire. Elle en restait transportée d'admiration, au milieu de ses larmes. En faisant causer la Pierina, le prêtre sut que Tito, son frère, était à l'hôpital, en grand danger, le flanc troué d'un coup de couteau terrible ; et la misère avait grandi, affreuse, aux Prés du Château, depuis le commencement de l'hiver. C'étaient pour tout le monde de grands chagrins, ceux que la mort emportait devant se réjouir. Mais Celia, d'un geste d'invincible espoir, écartait la souffrance, la mort elle-même.

— Non, non, il faut vivre. Et, ma chère, ça suffit d'être belle pour vivre... Allons, ma chère, ne restez pas ici, ne pleurez plus, vivez pour la joie d'être belle.

Elle l'emmena, et Pierre demeura sur un des fauteuils, envahi d'une telle tristesse lasse, qu'il aurait voulu ne plus bouger. Don Vigilio, debout, continuait à saluer chaque visiteur d'une révérence. Dans la nuit, il avait eu un accès de fièvre, il en grelottait encore, très jaune, les yeux brûlants et inquiets. Et il jetait sur Pierre de continuel regards, comme dévoré du désir de lui parler ; mais la terreur d'être vu de l'abbé Papparilli, par la porte grande ouverte de l'antichambre voisine, combattait sans doute ce désir, car il ne cessait aussi de guetter le caudataire. Enfin, celui-ci dut s'absenter un moment, doux Vigilio s'approcha du prêtre.

— Vous avez vu Sa Sainteté hier soir.

Stupéfait, Pierre le regarda.

— Oh ! tout se sait, je vous l'ai déjà dit... Et qu'avez-vous fait ? Vous avez purement et simplement retiré votre livre, n'est-ce pas ?

La stupeur grandissante du prêtre le renseigna, sans qu'il lui laissât même le temps de répondre.

—Je m'en doutais, mais je tenais à en avoir la certitude... Ah ! que tout cela est bien leur œuvre ! Me croyez-vous maintenant, êtes-vous convaincus que ceux qu'ils n'empoisonnent pas, ils les étouffent ?

Il devait parler des Jésuites. Prudemment, il allongea la tête, s'assura que l'abbé Paparelli n'était point de retour.

—Et monsignor Nani, que vient-il de vous dire ?

—Pardon, finit par répondre Pierre, je n'ai pas encore vu monsignor Nani.

—Ah ! je croyais... Il a passé par cette salle, avant votre arrivée. Si vous ne l'avez pas vu dans la salle du trône, c'est qu'il a dû se rendre près de donna Serafina et de Son Eminence, pour les saluer. Il va sûrement repasser par ici, vous aller le voir.

Puis, avec son amertume de faible, toujours terrorisé et vaincu :

—Je vous avais bien prédit que vous finiriez par faire ce qu'il voudrait.

Mais il crut entendre le léger prétextement de l'abbé Paparelli, il revint vivement à sa place, salua de sa révérence deux vieilles dames qui se présentaient. Et Pierre, resté assis, accablé, les yeux à demi clos, vit se dresser enfin la figure de Nani, dans sa réalité d'intelligence et de diplomatie souveraines. Il se rappelait ce que don Vigilio, pendant la fameuse nuit des confidentes, lui avait dit de cet homme bien trop adroit pour s'être marqué d'une robe impopulaire, prélat charmant d'ailleurs, connaissant à fond le monde par ses fonctions successives dans les nonciatures et au Saint-Office, mêlé à tout, documenté sur tout, une des têtes, un des cerveaux de la moderne armée noire, dont l'opportunisme entend ramener le siècle à l'Église, Et, brusquement, la lumière totale se faisait en lui, il comprenait par quelle souple et admirable tactique cet homme l'avait amené à l'acte qu'il voulait obtenir de sa libre volonté apparente, le retrait pur et simple de son livre. C'était d'abord une contrariété vive, à la nouvelle qu'on poursuivait le volume, une soudaine inquiétude qu'on ne jetât l'auteur exalté dans quelque révolte fâcheuse ; et c'était aussitôt le plan arrêté, les renseignements pris sur ce jeune prêtre capable de schisme, son voyage provoqué à Rome, l'invitation qu'on lui avait faite de descendre dans un antique palais, dont les murs eux-mêmes allaient le glacer et l'instruire. Puis, c'étaient, dès lors, les obstacles sans cesse renaissants, la façon de prolonger son séjour en l'empêchant de voir le pape, en lui promettant de lui obtenir l'audience

tant désirée, lorsque l'heure serait venue, après l'avoir promené partout, l'avoir heurté contre tout, de monsignor Fornaro au père Dangelis, de cardinal Sarno au cardinal Sanguinetti. C'était enfin, ébranlé par les choses et par les hommes lassés, éccœuré, rendu à son doute, l'audience à laquelle on le préparait depuis trois mois, cette visite au pape qui devait achever de tuer en lui son rêve. Maintenant, il revoyait Nani, avec son fin sourire, ses yeux clairs de savant politique qui s'amusait à une expérience, il l'entendait lui répéter de sa voix légèrement railleuse que c'était une véritable grâce de la Providence, si ces retards lui permettaient de visiter Rome, de réfléchir, de comprendre, toute une instruction, toute une éducation qui lui éviteraient bien des fautes. Et lui qui était arrivé avec son enthousiasme d'apôtre, brûlant de se battre, jurant que jamais il ne retirerait son livre ! N'était-ce pas la plus délicate des diplomaties, et la plus profonde, que d'avoir ainsi brisé son sentiment contre sa raison, en faisant appel à son intelligence pour qu'elle supprimât, sans lutte scandaleuse, l'œuvre inutile et fautive, sortie d'elle-même, dès qu'elle se serait rendu compte, devant la Rome réelle, du ridicule énorme qu'il y avait à rêver une Rome nouvelle ?

A ce moment, Pierre aperçut monsignor Nani qui venait de la salle du trône, et il n'éprouva pas le sentiment d'irritation et de raucune auquel il s'attendait. Au contraire, il fut heureux, lorsque le prélat, l'ayant vu à son tour, s'approcha et lui tendit la main. Mais celui-ci ne souriait pas comme à son habitude, il avait l'air très grave, douloureusement frappé.

—Ah ! mon cher fils, quelle épouvantable catastrophe ! Je sors de chez Son Excellence, elle est dans les larmes. C'est horrible, horrible !

Il s'assit sur un des sièges, en invitant le prêtre à se rasseoir lui-même, et il resta silencieux un moment, las d'émotion sans doute, ayant besoin de ces quelques minutes de repos, sous le poids des réflexions qui assombrissaient visiblement son clair visage. Puis, d'un geste, il parut vouloir écarter cette ombre, il retrouva son aimable obligeance.

—Eh bien ! mon cher fils, vous avez vu Sa Sainteté ?

—Oui, monseigneur, hier soir, et je vous remercie de la grande bonté que vous avez mise à satisfaire mon désir.

Nani le regardait fixement, tandis que le sourire invincible remontait à ses lèvres.

—Vous me remerciez... Je vois bien que vous avez été sage, en faisant votre soumission entière

aux pieds de Sa Sainteté. J'en étais certain, je n'attendais pas moins de votre belle intelligence. Mais vous me rendez tout de même très heureux car je suis ravi de constater que je ne m'étais pas trompé sur votre compte.

Il s'abandonnait, il ajouta :

—Jamais je n'ai discuté avec vous. A quoi bon ? puisque les faits étaient là pour vous convaincre. Et, maintenant que vous avez retiré votre livre, toute discussion serait plus inutile encore... Pourtant, réfléchissez donc que, s'il était en votre puissance de ramener l'Église à ses débuts, à cette communauté chrétienne dont vous avez tracé une si délicieuse peinture, l'Église ne pourrait qu'évoluer de nouveau dans la voie où Dieu l'a une première fois conduite ; de sorte que, au bout du même nombre de siècles, elle se retrouverait exactement où elle en est aujourd'hui... Non ! Dieu a bien fait ce qu'il faisait, l'Église telle qu'elle est doit gouverner le monde tel qu'il est, c'est à elle seule de savoir comment elle finira par établir solidement son règne ici-bas. Et voilà pourquoi votre attaque contre le pouvoir temporel était une faute impardonnable, un crime, car en dépossédant la papauté de son domaine, vous la livrez à la merci des peuples... Votre religion nouvelle est l'écroulement fatal de toute religion, l'anarchie morale, la liberté du schisme, en un mot la destruction de l'édifice divin, ce catholicisme séculaire, si prodigieux de sagesse et de solidité, qui a suffi au salut des hommes jusqu'ici, qui peut seul les sauver demain et toujours.

Pierre le sentit sincère, pieux, d'une foi inébranlable, aimant l'Église en fils reconnaissant, convaincu qu'elle était la plus belle, la seule des organisations sociales capable de rendre l'humanité heureuse. Et, s'il entendait gouverner le monde, c'était sans doute pour la joie dominatrice de le gouverner, mais aussi dans la certitude que personne ne le gouvernerait mieux que lui.

—Oh ! certainement, on peut discuter sur les moyens, et je les veux affables pour mon compte aussi humains qu'il se pourra, tout de conciliation avec le siècle qui paraît nous échapper, justement parce qu'il y a un simple malentendu, entre lui et nous. Mais nous le ramènerons, j'en suis sûr... Et voilà pourquoi, mon cher fils, je suis si content de voir rentrer au bercail, pensant comme nous, prêt à lutter avec nous, n'est-ce pas ?

Le prêtre retrouvait là tous les arguments de Léon XIII lui-même. Voulant éviter de répondre directement, désormais sans colère, mais sentant toujours la plaie vive de son rêve arraché, il s'in-

clina de nouveau, ralentissant la voix pour en cacher l'amer tremblement

—Je vous dis encore, monsieur, combien je vous remercie de m'avoir opéré de mes vaines illusions, d'une main si habile de parfait chirurgien. Demain, quand je ne souffrirai plus, je vous en garderai une éternelle gratitude.

Monsieur Nani continuait à le regarder, avec son sourire. Il entendait bien que ce jeune prêtre restait à l'écart, était une force perdue pour l'Église. Que ferait-il le lendemain ? Quelque autre sottise sans doute. Mais le prélat devait se contenter de l'avoir aidé à réparer la première, ne pouvant prévoir l'avenir. Et il eut un joli geste, comme pour dire que chaque jour suffisait à sa tâche,

—Me permettez-vous de conclure ? mon cher fils ; dit-il enfin. Soyez sage, votre bonheur de prêtre et d'homme est dans l'humilité. Vous serez affreusement malheureux, si vous employez contre Dieu l'admirable intelligence que Dieu vous a donnée

Puis, d'un geste encore, il écouta tout cette affaire, bien finie, dont il n'y avait plus à s'occuper. Et l'autre affaire revint l'assombrir, celle qui s'achevait elle aussi, mais si tragiquement par la mort foudroyante de ces deux enfants endormis là, dans la salle voisine.

—Ah ! reprit-il, cette pauvre princesse, ce pauvre cardinal, ils m'ont bouleversé le cœur ! Jamais catastrophe ne s'est abattue plus cruellement sur une maison... Non, non, c'est trop ! le malheur va trop loin, l'âme en est révoitée !

Mais, à ce moment, un bruit de voix vint de la seconde antichambre, et Pierre eut la surprise de voir passer le cardinal Sanguinetti, que l'abbé Paparelli amenait avec un redoublement d'obséquiosité.

—Si Votre Eminence a l'extrême bonté de me suivre, je vais la conduire moi-même.

—Oui, je suis arrivé hier soir de Frascati, et quand j'ai eu la triste nouvelle, j'ai voulu tout de suite apporter mes regrets et mes consolations.

—Que Votre Eminence daigne s'arrêter un instant près des corps, et je la conduirai ensuite à Son Eminence.

—C'est cela, je désire qu'on sache bien la part immense que je prends au deuil qui frappe cette illustre maison.

Il disparut dans la salle du trône, et Pierre resta béant de cette tranquille audace. Il ne l'accusait certainement pas de complicité directe avec Santobono, il n'osait mesurer jusqu'où pouvait aller sa complicité morale. Mais, à le voir

passer de la sorte, le front si haut, la parole si nette, il avait eu la conviction brusque, certaine, qu'il savait. Comment ? par qui ? il n'aurait pu le dire. Sans doute comme les crimes se savent, dans ces dessous ténébreux, entre gens intéressés à savoir. Et il demeurait glacé de la façon hautaine dont cet homme se présentait, pour arrêter les soupçons peut-être, pour faire sûrement un acte de bonne politique, en donnant à son rival un public témoignage d'estime et de tendresse.

—Le cardinal, ici ! ne put-il s'empêcher de murmurer.

Monsignor Nani, qui suivait l'ombre des pensées de Pierre dans ses yeux d'enfance, où tout se lisait, affecta de se tromper sur le sens de cette condamnation.

—Oui, j'avais appris, en effet, qu'il était rentré à Rome depuis hier soir. Il a tenu à ne pas s'absenter davantage, le Saint-Père allant mieux et pouvant avoir besoin de lui.

Bien que cela fût dit d'un air d'innocence parfaite, Pierre ne s'y méprit pas un instant. Et, à son tour, ayant regardé le prélat, il fut convaincu que lui aussi savait. Tout d'un coup, l'affaire lui apparaissait dans sa complication terrible, dans la férocité que lui avait donnée le destin. Nani, ancien familier du palais Boccanera, n'était point sans cœur, aimait sûrement Benedetta d'une affection charmée par tant de beauté et de grâce. On pouvait expliquer ainsi la façon victorieuse dont il avait fini par faire prononcer l'annulation du mariage. Mais, à entendre don Vigilio, ce divorce obtenu à prix d'argent et sous la pression des influences les plus notoires, était simplement un scandale, traîné d'abord par lui en longueur, précipité ensuite vers une solution retentissante, dans l'unique but de déconsidérer le cardinal et de l'écartier de la tiare, à la veille du conclave que tout le monde croyait prochain. Et, d'ailleurs, il semblait hors de doute que le cardinal, intransigeant, sans diplomatie aucune, ne pouvait être le candidat de Nani, si souple, si désireux d'entente universelle ; de sorte que le long travail de ce dernier dans cette maison, tout en aidant au bonheur de la chère contessina, n'avait pu être que la destruction lente, ininterrompue, de la brillante ambition de la sœur et du frère, ce troisième pape triomphal que leur antipne famille devait donner à l'Église. Seulement, s'il avait toujours voulu cela, s'il avait même un instant combattu pour le cardinal Sanguinetti, mettant en lui son espoir, jamais il ne s'était imaginé qu'on irait jusqu'au crime, à cette abomination

imbécile d'un poison qui se trompait d'adresse et frappait des innocents. Non, non ! comme il le disait, c'était trop, l'âme en était révoltée. Il se servait d'armes plus douces, une telle brutalité le répugnait, l'indignait ; et son visage, si rose et si soigné, gardait encore la gravité de sa révolte, devant le cardinal en larmes et ces deux tristes amants foudroyés à sa place.

Pierre, croyant que le cardinal Sanguinetti était toujours le candidat secret du prélat, restait quand même tourmenté par l'idée de savoir jusqu'où allait la complicité morale de ce dernier, dans l'exécrable aventure. Il reprit la conversation.

—On dit Sa Sainteté fâchée avec Son Eminence le cardinal Sanguinetti. Naturellement, le pape régnant ne peut voir d'un très bon œil le pape futur.

—Monsignor Nani s'égaya un instant, en toute franchise,

—Oh ! le cardinal s'est fâché et raccommodé trois ou quatre fois avec le Vatican. Et, en tout cas, le Saint-Père n'a pas à montrer de jalousie posthume, il sait qu'il peut faire un très bon accueil à Son Eminence.

Puis, il regretta d'avoir exprimé ainsi une certitude, il se reprit.

—Je plaisante, son Eminence est tout à fait digne de la haute fortune qui l'attend peut-être.

Mais Pierre était fixé, le cardinal Sanguinetti n'était certainement plus le candidat de monsignor Nani. Sans doute le trouvait-il trop usé par son ambition impatiente, trop dangereux aussi par les alliances équivoques qu'il avait conclues, dans sa fièvre, avec tous les mondes, même avec la jeune Italie patriote. Et la situation s'éclairait, le cardinal Sanguinetti et le cardinal Boccanera s'entredevaient, se supprimaient l'un l'autre ; l'un sans cesse en intrigues, ne reculant devant aucun compromis, rêvant de reconquérir Rome par la voie des élections ; l'autre immobile et debout dans son intransigeance, excommuniant le siècle, attendant de Dieu seul le miracle qui devait sauver l'Église. Pourquoi ne pas laisser les deux théories, ainsi mises face à face, se détruire, avec ce qu'elles avaient d'extrême et d'inquiétant ?

(A suivre)

SOUFFRANCES INUTILES

Que de souffrances, que d'ennuis on s'éviterait en prenant quelques doses de BAUME RHUMAL au premier symptôme de grippe. Remède actif sûr, et sans rival. 25 cts partout.

LE SUN

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada

Siege Social, Montreal

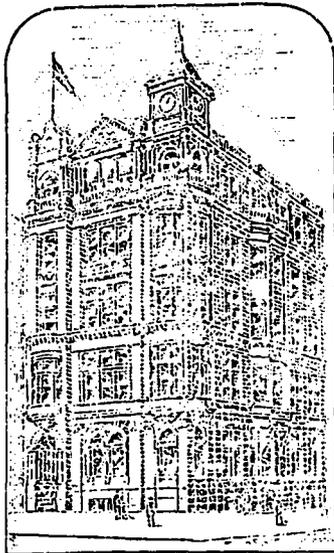
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que l'an Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 9
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 06

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

TÊTE GRISONNANTE

ET MENACÉE

DE CALVITIE

On évite ce danger par l'usage de

La Vigueur des Cheveux d'AYER.

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacé de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfait des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."
—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

PRÉPARÉE PAR LE

DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S.

A VENDRE

DEUX MATÉRIELS D'IMPRIMERIE

COMPRENANT

PRESSES,

CARACTÈRE,

CASSES

ETC., ETC.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREAU.

B. de P., 2184 ou 157 Sanguinet

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas de phonographes partout? Ils coûtent trop cher -- de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**.

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons le obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est livrée -- "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 18 enveloppes dans un superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Le nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Warl es Cie., de trois grandeurs assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

CAPITAL	\$15,000,000
FONDS INVESTIS	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA	5,000,000
REVENU ANNUEL	12,000,000

Directeur-Gérant :--THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires -- W. W. Ogilvie, A. MacNider, Eer., Banque de Montréal; Henri Barbeau géant général Banque d'Epargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés Bureau principal, 1 en Canada :

78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

AléphonNoc

318

en tréan

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrappé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaçant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." -- E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée n'a pas été de fonder une entreprise commerciale d'ouvrir dans la métropole du Canada un établissement consacré aux Beaux-Arts et à la reproduction des épiques les plus glorieux de l'histoire du monde. Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden cherché dans l'histoire de leur pays si féconde et si riche en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation publique. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative. Ses galeries ont un nombre de 34 et occupent un espace d'un peu plus de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'il y a des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir. Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montreal P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront le procurer au prix modique de 5c. C'est le seul Musée en Amérique qui a des groupes et d'objets de caractère historique.